

1

— Je te présente ton nouveau beau-père, a dit ma mère, Maureen.

Elle a reculé d'un pas sur le quai pour l'admirer, puis m'a jeté un regard noir.

— Alors, m'a-t-elle relancée. T'as oublié tes manières. Dis bonjour.

J'ai dévisagé un long moment cet homme aux cheveux tirant sur l'orange, avec son air patibulaire. J'avais les phalanges blanches à force de serrer la poignée de ma valise. Les yeux baissés, je fixais un chewing-gum écrasé sur le quai.

— Bonjour, j'ai réussi à marmonner.

Ma mère a passé son bras autour de sa taille avec un grand sourire et nous les avons suivis en tirant nos valises, le cœur lourd. Loin de la gare, loin de tout ce que nous connaissions, vers une nouvelle vie.

Je me rappelais à peine la dernière fois que j'avais vu ma mère. Elle s'était séparée de mon père biologique, John Donnelly, alors que je savais à peine marcher. Et à Noël 1975, elle nous avait largués, mon grand frère Jock et moi, chez nos grands-parents paternels, William et Eliza Donnelly. J'avais cinq ans. Malgré l'absence de ma mère, j'avais été plutôt heureuse. Mes grands-parents étaient chaleureux, gentils, et ils s'assuraient que nous ne manquions de rien. J'ai de vagues souvenirs également d'une tante qui me mettait du vernis sur les ongles des pieds et qui jouait à la poupée avec moi. Comme j'étais la petite dernière, j'étais choyée.

Mais l'année suivante, on nous a envoyés vivre dans un foyer catholique, la Maison de Nazareth à Glasgow. Là, nous avons retrouvé nos deux autres sœurs, toutes les deux plus âgées que moi. Même si j'étais heureuse que nous soyons tous réunis, l'affection toute simple de mes grands-parents me manquait. L'emploi du temps à la Maison de Nazareth était réglé comme du papier à musique, presque militaire. Le foyer était géré par des religieuses qui parlaient peu et souriaient encore moins. Nous étions debout très tôt pour dire nos prières, puis nous devions nous habiller, manger, puis aller nous agenouiller à la chapelle à huit heures. Quand nous arrivions à l'école, nous étions déjà épuisés. Et à notre retour, il y avait encore des prières, le repas, les corvées, puis le lit. Personne ne faisait le moindre

écart de comportement, il n'y avait pas de place pour la fantaisie. Nous étions en permanence sous la surveillance vigilante des nonnes.

Je dormais dans un grand dortoir pour les filles avec mes sœurs. Nous avions chacune un petit lit étroit avec un matelas trop fin, plus un placard minuscule pour ranger toutes nos affaires. Le dortoir des garçons se trouvait le long d'un autre couloir, et ils s'asseyaient dans le coin opposé du réfectoire, si bien que nous voyions rarement notre grand frère Jock. Notre mère venait de temps à autre nous rendre visite, mais jamais notre père sauf une fois, une exception qui semble appartenir à un passé mythique. Nous ne devons pas le revoir avant de longues années après cela.

Racontée de cette façon, cette existence semble pitoyable et triste, mais c'était tout le contraire. J'aimais ce foyer. Je préférais la rigidité et la prévisibilité qui y régnaient au chaos et à l'incertitude que j'associais à ma mère. À la Maison de Nazareth, au moins, j'étais nourrie et je n'avais pas froid. Les religieuses étaient sévères et austères, certes, mais toujours justes et raisonnables. Je n'avais jamais le sentiment d'être prise à partie pour rien. Je ne me sentais jamais harcelée, ostracisée ou malmenée. La vie était dure, certes, mais c'était notre lot commun. Nous étions tous dans le même bateau, et cette rudesse collective avait quelque chose de réconfortant. Il y avait de l'entraide et de la camaraderie

avec les autres filles. Nous n'avions pas de gâteau d'anniversaire ou de chaussures neuves, et personne ne nous lisait d'histoires avant de nous endormir, mais nous pouvions compter les unes sur les autres. On riait, on se poursuivait dans les longs couloirs, on se chatouillait alors qu'on aurait dû prier, on se racontait des histoires de fantôme à la nuit tombée pour jouer à se faire peur. J'étais heureuse au fond, jour après jour, grâce à cette vie routinière. Ce lieu m'apportait de la sécurité, et je m'y étais attachée. Je ne le savais pas, mais ce foyer pour enfants, avec ses nonnes distantes et son dortoir glacial, serait le dernier endroit où je me sentirais en sécurité avant longtemps. Je savais à quoi m'en tenir avec les sœurs. Je savais ce que j'avais à faire et où je devais être à chaque heure du jour. Et pour un enfant, cette certitude vaut de l'or. Bien sûr, je ne m'en rendrais compte qu'après qu'on me l'ait arrachée.

Trois ans plus tard, en 1978, ma mère a débarqué sans prévenir pour nous retirer du foyer et nous entraîner dans la nouvelle vie qu'elle s'était faite et à laquelle elle comptait que nous nous habituions sans nous plaindre.

— Allez, a-t-elle dit en frappant dans ses mains tandis que nous sortions de la Maison de Nazareth. Un long voyage nous attend.

En montant dans le train à la gare de Glasgow, j'étais partagée entre excitation et angoisse. Prendre

le train était en soi une expérience grisante : traverser en trombe des villes dont je n'avais même jamais entendu parler, apercevoir des bribes du monde extérieur dont nous avons été privés derrière les grandes portes de la Maison de Nazareth où nous vivions comme dans un cocon.

À notre descente à Stoke-on-Trent, notre nouveau beau-père, John Wood, nous attendait. Nous avons un petit frère, aussi. Tout était différent.

La maison était une maison mitoyenne de trois chambres, dans un faubourg proche du centre-ville. Nous avons vite pris nos marques, et nous n'avions pas d'autre choix de toute façon. Maman n'était pas du genre très patiente, comme nous l'avons rapidement remarqué. Elle travaillait dans un pub ; John, lui, était mineur. Ils rentraient souvent tard le soir, ce qui nous donnait des occasions rêvées de nous déchaîner.

Nous étions l'été 1978, c'étaient les vacances, nous n'avions pas d'école. Pas de contraintes, pas de routine. N'avoir ni obligations ni personne à qui rendre des comptes était exaltant, quoiqu'un peu intimidant. J'avais sept ans et l'impression d'être libre comme jamais je ne l'avais été.

Au départ, nous avons dormi tous les cinq dans un lit double. Puis de nouveaux meubles ont été livrés et j'ai partagé des lits superposés avec l'une de mes sœurs – j'avais la place du bas, et même si ça me valait des ennuis, mes draps étaient toujours en boule.

— Tu ne peux pas faire ton lit comme tes sœurs ? se plaignait ma mère. Il faut toujours que tu poses des problèmes. Toujours.

J'adorais arracher les fils du couvre-lit, étendue sur mes couvertures. Quand elle voyait les fils par terre, ma mère me donnait une petite calotte, mais c'était une habitude due à la nervosité et je n'arrivais pas à m'arrêter.

Nous avions tous un rosaire dans le tiroir de notre bale de chevet, et nous faisons la prière tous les soirs. J'attendais avec impatience la messe du dimanche ; maman n'aimait pas aller à l'église, mais j'y allais toute seule avec plaisir. J'aimais le côté routinier, familier, de la liturgie, qui me rappelait la Maison de Nazareth.

Maman travaillait beaucoup, avec des horaires à rallonge, mais quand elle était à la maison elle faisait régner l'ordre et la discipline. Nous mangions tous ensemble autour d'une grande table en pin, dans un silence pesant. Après le dîner, on avait le droit d'aller jouer dans la rue.

— Jusqu'à ce que les réverbères s'allument ! criait ma mère dans notre dos. Pas une minute de plus !

Il y avait beaucoup d'autres gamins de notre âge. On formait des équipes rigolardes, on jouait à chat, au foot ou au base-ball sur un grand terrain au bout du quartier, ou à la balle contre le mur à l'arrière de la maison.

— Si j'entends encore cette balle, je vais vous mettre un coup de pied aux fesses si fort que vous ne pourrez pas vous asseoir pendant un mois.

On ne la voyait pas mais on l'imaginait, la main sur les hanches, secouant son index, rouge de colère. On ricanait, à l'abri derrière le mur, en brandissant un index moqueur pour faire bonne mesure. Ma meilleure amie, Joanne, vivait de juste en face de nous, de l'autre côté de la rue. On jouait à la corde à sauter, ou bien on organisait des goûters pour nos poupées sur le trottoir. Quand nous avons grandi, nous nous sommes risquées à sonner aux portes avant de décamper ventre à terre en riant. Il nous a fallu rassembler tout notre courage avant d'oser frapper à notre première porte, mais une fois le pas franchi, nous passions devant toutes les maisons et frappions à chaque porte en riant comme des baleines, le souffle court. Une femme en chaussons nous a même poursuivies dans la rue une fois, elle nous criait dessus, impuissante. Une autre fois, l'un des voisins nous a aspergées avec son tuyau d'arrosage pour nous punir. Nous nous sommes retranchées derrière une poubelle, hilares. Je n'ai jamais été cheffe de bande ; j'étais timide, je me contentais de suivre les plus grands, mais j'adorais nos facéties. Il n'y avait rien de plus drôle pour tous les gamins que d'embêter les adultes et de les voir exploser comme des feux d'artifice.

Les jours étaient longs et ensoleillés, le bonheur n'avait pas d'ombre. Nous étions bien nourris, bien

habillés ; maman y veillait. Nous avions un petit chien, Bizut, et un chat baptisé Klaxon. Aux yeux du monde extérieur, nous étions ordinaires, une famille tout ce qu'il y a de plus banal. Le soir, avant d'aller au lit, nous passions du temps dans le salon qui courait sur toute la longueur de la maison, avec le poêle à charbon au centre. Le charbon étant gratuit et abondant, grâce au travail de John Wood à la mine, nous étions au chaud. Physiquement, du moins. Pour le reste, nous n'y pouvions rien.

Septembre venu, la rentrée scolaire a été difficile. Le premier jour, j'avais le ventre noué par un mélange d'excitation et d'appréhension. Nous avions un fort accent écossais, dont j'avais déjà compris qu'il n'était pas toujours apprécié à Stoke-on-Trent. Quand je me suis levée en classe pour dire mon nom, j'aurais aussi bien pu parler swahili.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? a demandé un camarade à voix haute. On dirait du chinois.

La maîtresse, avec sans doute les meilleures intentions, m'a demandé où j'étais née. Mais ça n'a fait qu'empirer les choses.

— En Allemagne, j'ai répondu. Mon papa était dans l'armée.

Un chœur de huées s'est élevé dans la salle.

— Alors t'es une Boche ! ont-ils crié avec une joie mauvaise. Une nazie !

J'ai tenté d'expliquer que j'avais déménagé en Écosse quand j'étais bébé et que je n'avais aucun souvenir de l'Allemagne. Mais ça ne faisait aucune différence.

— On a une ennemie ici, à Stoke-on-Trent ! rigolaient-ils. Enfermez-la dans le placard à balais !

La plupart des enfants ont oublié cette histoire après le premier jour, sauf un garçon particulièrement méchant. Il m'a surnommée Hitler, et ça a duré pendant toute ma scolarité. Chaque fois que je passais devant lui, il me donnait un coup dans l'épaule ou me faisait le salut nazi.

Je suis restée discrète pendant des mois, me faisant très peu d'amis. Je cherchais le réconfort dans les livres, toutes les récréations étaient consacrées à lire Enid Blyton et Clive King. Je m'asseyais sur un banc dans la cour et plongeais le nez dans les aventures du *Club des Cinq*. Je m'oubliais complètement, me glissant dans la peau de mes personnages préférés, transportée dans une autre ville, une autre histoire, une autre vie. Mon favori était Claude, une fille un peu garçon manqué qui se mettait toujours dans le pétrin. Mais elle était courageuse et forte, et une partie de moi enviait sans doute son courage et sa force. Au fil des pages, j'éprouvais des sentiments de victoire, de déception, tout. J'étais une gamine solitaire, et pas uniquement à cause de la méchanceté de certains enfants dans ma nouvelle école. Il était dans ma nature d'aimer la solitude. J'étais très heureuse sans

personne. Et il n'y avait rien de mal à cela. Mais avec le recul, je me demande si c'est ce qui a fait de moi une cible. Si c'est cela qui a tout déclenché.

Ma mère et John Wood se sont mariés à Newcastle-under-Lyme, et ils ont donné une petite réception au pub local où maman travaillait. La fête était réussie. Je me souviens que je portais une robe neuve et que j'avais eu le droit d'inviter quelques copains et copines du quartier. Je suis restée plus tard que prévu. Et à partir de ce moment, on a tous appelé John Wood « papa ». C'était ce qu'on attendait de nous, et aucun de nous n'a objecté ou résisté. Enfin, aucun sauf Jock.

— Tu n'es pas mon père, lui disait-il avec colère. Et tu ne le seras jamais.

Jock avait douze ans, c'est-à-dire cinq de plus que moi, et déjà les hormones alimentaient son agressivité. Dès le début, il n'avait pas caché qu'il détestait papa. Jock était farouchement loyal à notre père biologique. Il y avait souvent des tensions entre Jock et papa. Jock refusait de lui obéir, il l'insultait souvent, et à part quand maman était à la maison, il n'en faisait qu'à sa tête.

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire, s'emportait-il. Tu n'as pas le droit !

Papa ne faisait qu'un mètre soixante-dix, et il n'était pas particulièrement costaud. Même si Jock n'était pas encore plus grand que lui, il donnait l'impression de le dominer. Mentalement, en tout cas, il

avait le dessus. Au cours d'une dispute, papa s'est cassé la main en voulant frapper Jock et en finissant le poing dans le mur. Maman a mis une rouste à Jock pour le punir de son comportement, et elle a fait preuve d'une telle violence qu'il a sans doute regretté de n'avoir pas plutôt la main cassée. Pour nous autres, c'était un incident assez comique, et on ricanait chaque fois qu'on passait devant le renfoncement dans le mur.

Je parvenais à échapper aux problèmes. J'aimais être tranquille, et quand j'étais à la maison, je passais l'essentiel de mon temps à lire. Je me réfugiais souvent au calme dans ma chambre, captivée par ma lecture, tandis qu'en bas les disputes faisaient rage. Papa était lui-même un lecteur assidu.

— On peut voyager à travers le monde entier grâce à un livre. S'évader de tout.

C'était à peu près la seule chose que nous avions en commun, lui et moi. Il appréciait de lire un classique de temps à autre, *Oliver Twist* ou *Les Grandes Espérances*, qu'il me passait ensuite. Mais il se passionnait surtout pour des romans d'épouvante ou policiers. Cela n'augurait rien de bon pour l'avenir, et par la suite cette ironie me donnerait le frisson.

Papa m'offrait régulièrement des livres de poche, surtout quand il était en congé, mais je n'avais pas le droit d'acheter de livres. Tout ce qui me tombait sous les yeux venait de l'école ou de la bibliothèque locale. En dehors de son amour pour les livres,